

lent; tout en faisait à mes yeux une espèce d'être enchanté; supérieur aux hommes ordinaires. Louise me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour se jeter à son cou. Je me joignis à leurs embrassements, et ils me prodiguèrent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane; où je fus ravi de voir régner un air d'ordre, d'aisance et de propreté. Après un repas simple, où je savourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduisit vers un réduit étroit, mais propre et riant, et me montra le lit dont il voulait bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guère à y trouver un sommeil profond, dans lequel venaient se renouveller, en une confusion agréable, les grandes images dont j'avais été frappé durant la journée, et les sensations douces que je venais d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un instant cette heureuse famille, soit dans son travail, soit dans son repos. Valentin me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manières et dans les expressions, qui m'avait tant surpris à son abord, et qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences et le respect de tous les habitants du hameau. Les grâces nobles de bon esprit, l'ingénuité piquante de celui de Louise, de son sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George; répandent dans leurs entretiens un intérêt et une variété qui me charment, et qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me semble que je passerais une vie heureuse auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée? c'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ne n'est pas sans une impression de tristesse, que je pense à notre séparation. Je crois apercevoir dans leurs yeux, quelle leur coutera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pèlerinage sur cette montagne; pour y revoir mes amis, et remplir mon cœur des sentimens de paix et de contentement qu'inspirent à l'envi leur séjour et leur société.

LANGUE FRANÇAISE.

Ce fut après la paix de Vervins, que la Langue Française commença à fonder son empire, par un concours admirable de circonstances. Les grandes découvertes qui étaient faites depuis cent cinquante ans, avaient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvait plus arrêter; et cette impulsion tendait vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer où se réunirent les étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de DESCARTES régna dans la philosophie; la raison de BOILEAU dans les vers. BAYLE plaça le doute aux